

Récit

*Une Aventure...
Étrange*

La Conversation des Âmes



Roger Trépanier

Du même auteur

Demain... Hier n'aura jamais été,

Éditions Publibook, 2017

La Fracture,

Éditions Publibook, 2016

Jours de grisaille,

Éditions Publibook, 2016

Le Troublant secret du blé perdu,

Éditions Publibook, 2015

Vagabondage d'un buveur solitaire,

Société des écrivains, 2013

Retrouvez l'auteur sur son site internet :

[http// : roger-trepanier.publibook.com](http://roger-trepanier.publibook.com)

Ou contactez-le à l'adresse suivante :

rtpin009@hotmail.ca

Préambule

Adieu mon gros paquet adoré. Ton drôle appétit pour la table et la chaleur de ton affection vont me manquer. Je ne t'oublierai jamais. Ta douceur et ta gentillesse constante ont inspiré ma vie. Aujourd'hui que tu n'es plus là, je revois sans cesse les manifestations débordantes de ta pétillante personnalité mon si doux pitbull. Mais quand il faut y aller... Tu as été mon *chum* le plus généreux et le plus débordant. Ta joie et ta fidélité me manqueront. Tu fus un géant mon tendre Charly.

Si je venais du ciel, je te dirais que *les étoiles, entre elles, ne parlent que de toi.*

Bon voyage ... Repose en paix mon beau Charly.

Le printemps s'en va chanter ailleurs

Il était une fois un soleil qui faisait amplement savoir à la vie qui voyageait quelque part sur la surface de la Terre, qu'il ne tarderait pas à remiser le printemps; avant de prêter à nouveau à une renaissance la chaleur de son amitié estivale. Les bourgeons fanfaronnaient et l'herbe se moquait maintenant de la neige agonisante qui n'était plus qu'un rude souvenir dont on l'avait habillé bien malgré elle. L'air vif devenait timide devant les grimaces persistantes et partisans d'une nouvelle douceur qui s'installait. Une saison s'éteignait et allait chanter ailleurs.

Le préavis saisonnier agonisait et une vie encore engourdie et prête à se marier s'éveillait doucement. L'été rôdait partout, prête à s'emparer de la couronne. Elle allait régner et charmer seule pendant quelques mois. La temporelle

commençait à annoncer la parade et à murmurer sa chanson.

Un peuplier centenaire trônait aux abords d'un cimetière. Le vieil arbre abritait les rêveries d'un gros chien poilu qui reposait sous sa généreuse protection. L'immobilité, le silence et une brise légère étaient les seuls compagnons de ce *chien de cimetière*. La *vie* dans ce terminus n'était pas très ardente à cette période de l'année. On enterrait peu et Alban n'était pas là.

La grosse bête regardait le vide, songeait et savourait son attente. Alban, le gardien du cimetière, allait bientôt revenir jusqu'au prochain hiver.

La bête jonglait avec l'idée qu'il pourrait quitter son abri hivernal pour le confort du pavillon d'Alban. Comme d'habitude.

Le chien s'était attaché à la grande gentillesse que lui témoignait son nouveau maître. Mais, malgré les visites fréquentes que le vieux breton lui faisait pendant la saison des frissons, il trouvait son abri et le cimetière bien petit et bien triste quand l'affection soutenue du fossoyeur était absente. Alban allait bientôt revenir enlever les armatures de la porte et des fenêtres du pavillon. Le gros *pitou* allait de nouveau surveiller les allées et venues de chacun dans le *jardin des souffles éteints*. Il aimait la compagnie du repos qui régnait sous les grosses pierres répandues partout dans le jardin tranquille d'Alban.

Il aimait aussi passer ses nuits dans le confort de son château saisonnier. Fini les brèves visites d'hiver tant attendues, tout comme les nuits à rester aux aguets ; seul dans son refuge.

Dans peu de temps, la porte du pavillon s'ouvrira, et avec elle, tous les bienfaits que lui apportera la présence quotidienne du vieil Alban ; le vieux breton, le fossoyeur, l'ami de tous. D'Alban, l'humain dont la gentillesse l'avait conquis.

On m'appelle maintenant Cabochon

« C'est moi le gros chien poilu sous l'arbre. Beaucoup se demande *peut-être* pourquoi un beau gros lardon comme moi est installé là, sous ce vieux crouton végétal, tout occupé à regarder le temps qui passe ? Ça ne les regarde pas. Mais je peux quand même les instruire. C'est simple ; c'est ici que je viens rêvasser et réfléchir. Pour faire un cadeau et instruire l'*ignorance*, je dis que les chiens aussi ont des idées. C'est *mon arbre, ici*. C'est encore la meilleure *lunette* pour surveiller les vagabondages de tout ce qui bouge dans le cimetière lorsque mon maître, Alban, n'est pas là. C'est important. Je suis son assistant. C'est Alban lui-même qui l'a dit à Antoine, l'homme qui rit et qui apporte souvent des fleurs.

Je me présente à la société qui ne me connaît pas : je m'appelle Cabochon *Le chien*. C'est une façon de parler. Je ne m'appelle pas moi-même ; je ne suis pas encore aussi *fêlé*. En tout cas, c'est comme ça que l'on attire mon attention maintenant. Je sais, c'est une bien drôle de référence, mais je ne l'ai pas choisi moi-même ; c'est le vieil Alban.

Mon premier maitre, Luciano, a certainement pensé aussi que j'avais la gueule d'un comique ! Lui, il m'appelait Baluchon. Baluchon ! C'est quand même mieux que Cabochon. On peut trainer des choses avec soi.

Mais, quand même ! Luciano se repose ici avec les autres. Le dortoir est tranquille et bien tenu. Il aurait pu *tomber bien pire*. Je sais que Luciano est satisfait. Lorsque je vais

songer au-dessus de son trou, j'entends le murmure de son bien-être.

J'ai remarqué que l'étiquette avec laquelle on se fait demander le nom qu'on nous fait avaler lorsque nous sommes encore chiots, c'est un comme un sceau avec lequel on nous matraque sans consultation. On le prend et on s'en va avec, c'est tout. Pas de discussion. Beaucoup de *victimes* sont prisonnières de noms à *coucher sur la corde à linge*, comme le mien. Elles doivent certainement me comprendre ! Je n'ai pas de nom de famille. Les chiens ont tous le même nom de famille : *Le chien*. Pour une femelle, c'est *La chienne*. Les humains ne donnent pas des noms de famille aux animaux. C'est une réservation qu'ils ont gardée pour s'en servir entre eux seulement. C'est pour

qu'ils se reconnaissent différents. Et c'est pas comme pour nous ; les humains gardent toujours le même. Qu'ils aiment ou pas, ils s'entêtent à conserver leur nom. Ça doit être ce qu'ils appellent le conservatisme. Si tout le monde changeait sans cesse de nom, ce serait sans doute la perte. Ils perdraient la mémoire les uns des autres et ce serait le brouillard total parmi eux ! Changer souvent de compagnie, de frère, de cousin ou d'amis, vous imaginez ? Ils ont bien fait d'opter pour *la conserve*. Pour nous les chiens, ça ne semble pas grave si l'on est tous pareils. C'est une chance qui n'est réservée qu'à nous. Mais, avec un nom comme le mien, on ne risque pas d'en rencontrer beaucoup dans le même village ! Peu de risque de confusion ! En y pensant bien, c'est toujours mieux que Prince, Rex ou bien Lassie, le colley de Walt Disney !

J'ai 10 ans maintenant. C'est beaucoup de jours et de nuits dans la vie d'un chien. À bien y penser, ça fait aussi beaucoup de pleines lunes dans le chemin de qui que ce soit. J'ai fait mes études dans la vie de tous les jours. J'ai beaucoup appris. Surtout au sujet des humains, même si c'est plus difficile à consolider. C'est dommage, ce sont les patrons, mais ils sont souvent très *bêtes*. Je n'ai jamais fréquenté d'écoles. Pour nous, les chiens, ce sont des lieux pour nous apprendre à être automatiques. Je ne suis pas une machine. Je n'aime pas qu'on me dise quoi faire. Sauf, bien entendu, si quelqu'un me le demande gentiment. C'est agréable de faire plaisir. Il y a beaucoup de choses que l'on n'a pas besoin de m'apprendre. Ce n'est pas comme pour les humains pour qui l'école est nécessaire. Ça prend de grandes connaissances pour bâtir des ponts et des autos et pour apprendre à soigner les maladies et faire plein d'autres

choses. J'ai souvent entendu dire qu'ils se sont même rendus sur la Lune ! C'est tellement loin en haut cette grosse rondelle brillante ! Elle se cache de nous parfois. Elle est sans doute un peu gênée de se faire regarder droit dans les yeux. Je me dis qu'il faut bien que l'humain ait étudié et retenu tout le chemin pour se rendre jusque-là. Ça prend de la mémoire de la connaissance une expédition pareille !

Pour nous, les chiens, ce qui importe c'est d'apprendre l'essentiel. J'avais une sœur et un frère. Tout le monde appelait ma sœur Rita et mon frère Victor. Je ne me rappelle plus où nous étions alors. J'étais si jeune. Quelqu'un a envoyé Rita dans une école pour qu'elle apprenne les choses que les chiens doivent savoir dans la vie. La pauvre, elle revenait de *l'école des instructions*, à chaque fois, toute

mélangée. *Ils* appelaient ça le dressage canin. On voyait bien que ce n'était pas fait pour elle. Nous avons été séparés très jeunes, Rita, Victor et moi. Nous commençons à peine à nous connaître. Je me demande souvent ce qu'ils sont devenus lorsque je baigne dans la nostalgie des séparations. Moi, j'ai été chanceux d'être malheureux. On m'a envoyé chez mon ancien maître Luciano qui m'a appelé Baluchon. C'est là que j'ai appris *l'essentiel*. Je vous explique : quand la noirceur apparaissait dehors, mon maître s'installait dans le lit de ma jeune maîtresse Maria et il lui faisait la lecture de plein d'histoires avant qu'elle ne parte dans le sommeil. Luciano était très *amoureux* de sa petite fille. Je veux dire par là qu'il était un papa attentionné. J'aimais écouter les histoires de Luciano. J'attendais, et le moment venu, je me glissais à pattes feutrées, comme souvent mes cousins les

loups le font, dans la chambre pour m'installer au pied du lit de Maria.

Personne ne se souciait de ma présence dans ces moments de préciosité là. J'étais toujours très concentré pendant le rituel des racontars. Un soir, Luciano a fait le récit qui avait été écrit par...

des Saints Exaspérés, je pense. Luciano a dit à Maria que c'était un *écrireau* qui faisait des choses d'avions dans le ciel. Mais je n'en suis pas certain. En tout cas, ce n'était pas un oiseau. Tout le monde ne flotte pas dans le ciel dans la vie normale. Cet humain semblait avoir flotté longtemps. En tout cas, c'était l'histoire d'un *petit prince* un peu *dans la Lune*. Ça aussi c'est parfaitement loin en haut. En tout cas, ce soir-là, j'ai appris l'essentiel dans les vies. Après l'aventure du racontar de Luciano au sujet du prince dans

la Lune, j'ai décidé de ne plus bouger et de dormir dans le lit de Maria. Je voulais continuer à penser. Je voulais rester concentré sur l'importance de l'essentiel dans le ciel de l'*écriteau*. C'est épuisant écouter des histoires pareilles quand on a des idées.

Mais à cause de l'histoire de l'enfant-prince, Maria et moi on a eu de la difficulté à ne plus rien voir et entendre.

Ç'a été longtemps le jour dans nos têtes avant de partir dans l'aventure des rêves que personne ne connaît avant d'arriver.

Mon maître Luciano était le meilleur chef des rêves de chien. C'était lui mon école. Il était tendresse et attention avec moi. C'était aussi un humain très drôle et tout épicé par la fidélité. Je l'adorais. Il a toujours pris soin de moi et il m'a tout appris. Enfin, presque. Il faut bien se garder une

certaine réserve pour la fierté. Certains jours, il revenait d'un endroit incognito pour faire plaisir à ma dentition avec un os. Je me suis souvent demandé où il trouvait des trésors pareils. Il n'y a que lui qui m'en offrait. Luciano devait sans doute être le seul à être au courant du *secret* des os.

Je suis resté durant 9 ans parmi la vie de Maria, Luciano et de sa femme Luisa avant d'être adopté par Alban. Un jour, le malheur est venu pour nous démolir. Il n'a même pas frappé avant ! Il a fallu que Luciano soit atteint de la *prise cardiaque* ! Une saloperie qui dérange tout le monde ! La maison s'est vite remplie de tristesse. Tout le monde allait et venait accompagner par des mouchoirs pour plus de sécurité. C'était forcément la faute de la tristesse qui n'avait même pas été invitée par la famille ! Cette intruse m'a

souvent fait grogner. Je n'aime pas les tristesses. Elles dérangent toujours beaucoup.

Ce sont des rabat-joie ! Je n'aurais pas aimé prendre la place de la *prise cardiaque*. Tout le monde injuriait et engueulait sa maladie. Il faut dire qu'elle l'avait bien cherché cette voleuse de joie du cœur ! Elle devait avoir des espions qui avaient surveillé mon maître Luciano. Je ne la connais pas, mais je suis certain que c'est une vraie salope qui ne prend pas soin de la peine !

Quand Maria et tout le monde allaient dans le *salon de maquillage des vies éteintes* où était allongé Luciano, moi je restais seul dans les meubles. Ce n'était pas facile. Luciano ne revenait jamais et Maria et Luisa avaient toujours les yeux qui saignaient de l'eau rouge lorsqu'elles revenaient à la maison. Ça m'a fait penser que la vie n'était

pas toujours facile ; surtout à cause des *prises cardiaques* qui font du dégât au bonheur. Quelqu'un a dit que Luciano avait perdu ses lumières. Moi, je n'ai rien remarqué de la noirceur de Luciano. Je devais sans doute dormir quand il a égaré sa lumière et que tout est devenu noir. Ça m'a fait penser que la vie nous présente des surprises qui ne sont pas toujours attendues. Mais tout le monde a bien dû faire avec le cadeau de la *prise cardiaque* ; même si personne n'avait souhaité avoir cette plaie d'infortune dans les pattes !

Je vois quelqu'un qui a de l'étrangeté là-bas. Ça se promène et ça sent partout les repos des résidents du cimetière. Je parle, je parle et ça m'amène de l'obstruction dans l'attention de la vue pour bien voir. Il ne faut pas qu'on oublie que c'est moi qui suis l'assistant gardien ici. C'est Alban lui-même qui me l'a confirmé. Je peux demander *les*

comptes d'identification à qui je veux bien de suspect. C'est le devoir de mon assistance d'aller examiner les allées et venues du mystère de plus près ! »

Maya

« Bonjour, jeune visiteuse. Tu cherches quelqu'un ?
Je peux t'aider ? C'est moi l'assistant de patrouillage. C'est
Alban qui l'a décidé.

- Mais, d'où sors-tu toi ?

- Je suis Cabochon, le chef du cimetière quand mon
maitre, Alban, n'est pas là.

- Vraiment ? Eh bien ! Cabochon, je ne voudrais pas
reléguer tes illusions aux oubliettes, mais... Tu
ressembles plutôt à un vieux tapis qu'on a sorti trop tôt
d'une machine à laver détraquée. Tu n'es sûrement pas
le meilleur ami des miroirs. Et, pour t'épargner de
rechercher ta photo, ... Tu ressembles plutôt à un vieux
tapis qu'on a sorti trop tôt d'une machine à laver

détraquée. Tu n'es sûrement pas le meilleur ami des miroirs.

– Oh ! Je constate que la jeune chienne s'est bagarrée avec la politesse et qu'elle a remporté la partie avec distinction. Pourquoi me beurrer avec autant d'*impertination* ?

– Impertinence ; on dit impertinence, vieux cauchemar poilu !

- Ça ne s'améliore pas, ma jeune amie. L'aigreur, la révolte, j'ai connu ça, tu sais.

- Ce n'est pas étonnant. Tu sembles faire partie de la préhistoire, tu as dû tout connaître !

- Comment on t'appelle ? Si tu as bien un nom ?

- Qu'est-ce ça peut bien te faire de savoir mon nom ?

- C'est l'usage, la politesse.

- Je ne suis pas dans le bottin de l'hygiène sociale.

- Tu sembles posséder la *savanterie* des mots. C'est étonnant. Tu as l'air si jeune. Écoute, tu n'as qu'à penser que je tente de flirter avec toi.

- Tu cherches vraiment à me faire mourir de rire ?
Flirtée par un amas de poils ancestraux ! Courtiser par un vieux hibou hybride ! Je rêve ? Tu fais battre mon cœur juvénile ! Je suis comblée ! Tu me transportes au paradis ! J'ai toujours rêvé de rencontrer un vieux caleçon qu'on n'a jamais lavé !

- Tu es sans doute la championne des impolitesse, toi.
Tu as la silhouette de quelqu'un qui a faim et qui a besoin d'un bon repas. Si tu veux, j'ai ce qu'il faut ici

dans mon abri, près du pavillon d'Alban. J'ai même un os en *réserve*.

– Bon ! Je meurs de faim. Mais si c'est un piège bonbon tendu par un vieux débris pour me faire lever les pattes de derrière, je te préviens que j'ai de très bonnes canines !

- Tu n'as pas à te semer les idées avec des inquiétudes. J'ai passé l'âge et l'envie des galipettes depuis de nombreuses aurores.

- Je vais te suivre. Mais, je te préviens encore, si tu fais le saut arrière, je pars en vitesse avec ce qui a déjà servi à faire ton bonheur avant qu'on te transforme en fossile.

– Calme-toi Greta.

– Greta ! Pourquoi Greta ?! On m'appelle Maya !

- Je te remercie dans la gentillesse pour me dire ton nom. Moi, c'est Cabochon.

- Je sais, tu l'as déjà dit. Sénile en plus ! Un nom qui convient à un macaque entêté. Je suis gâtée aujourd'hui !

- Si tu veux bien, je vais t'appeler Mayanaise.

- Ça va pas ?! Tu veux me dire de quoi on t'a nourri, toi ? On barbouille cette chose gluante sur les sandwichs !

- C'est délicieux... et ça va avec ton pelage. Tu connais ton âge ?

- Bien sûr ! Tu me prends pour une *demeurée* ? Les papiers d'adoption, ça ne ment pas. J'ai plus d'un an. Je l'ai entendu.

- Tu es enregistrée. Tu es donc une chienne *en bonne et due forme* ? Depuis quand ton estomac est rempli d'espérance ?

- Depuis longtemps. Je n'ai rien avalé depuis que je suis parti. Ça doit faire 3 ou 4 jours. Sauf pour un peu de poulet que j'ai trouvé près d'un commerce sur mon chemin et, crois-moi, ce n'était rien pour gaver une colonie ! Ma courte errance m'a permis de croiser des animaux itinérants qui souffraient du froid, de la faim et de solitude. Plusieurs étaient blessés et terrorisés par le moindre bruit et par tout ce qui bougeait à proximité. Ils étaient totalement déracinés, extirpés de leur première empreinte. De tout le début de leur vie. Ces orphelins nomades n'ont plus aucune référence. La plupart parmi eux s'abritaient sous un balcon, une

voiture ou bien n'importe où pourvu que ça puisse servir d'abri sécuritaire pour au moins une nuit. J'ai aussi rencontré un chat qui avait vécu longtemps dans une grange. Lui et ses frères et sœurs avaient été abandonnés à proximité dans une boîte. Il m'a dit qu'il était le seul survivant de sa famille. Les autres petits n'auraient jamais pu sortir de leur tombeau de carton. Trop jeunes, ils ne parvinrent jamais à franchir la grande muraille qui les encerclait. Il y a certaines histoires affreuses qui font songer à exterminer une partie des êtres humains ! Bah !

- Des histoires bien malheureuses que tout ça. Oublie un peu ces horreurs... Et vient mangeailler, ma belle.

– Décidément ! De manger ! As-tu été embrouillé par le vocabulaire ? Tu parles comme un gros sac qui a été

colonisé par l'ignorance. Et je ne suis pas *ta belle* ! T'es vraiment un *has been* !

- J'imagine facilement que ça ne doit pas être un compliment ces mots-là. Tout le monde n'apprend pas les mêmes choses, Mayanaise.

- Maya !

- D'accord. Qu'est-ce qui t'amène à trainer par ici, Maya ? T'es en fuite de ta famille d'*accueilage* ?

- Attention ! Cabochon se transforme en Columbo. Le vieux crouton a tout découvert ! Il faut se réfugier sous le lit. L'intelligence rodait et l'a kidnappée !

- À te voir, c'est pas *difficile* d'être une déduction. Si tu te voyais...

- Si tu avais vécu les derniers jours que... Oublie ça. Dans ton cas, simplement te voir, est un cauchemar ! Même si tu le désirais avec effort, tu ne pourrais avoir l'air pire que tu ne l'es déjà. Il n'y a pas un seul réflecteur qui n'éclaterait pas de rire en te voyant. Je suis convaincue que certains ne voudraient même pas te réfléchir de peur de voler en éclats ou de perdre leur réputation.

- Je ne voulais pas d'infecter de blessure, Mayanaïse...

- Encore ! Écoute gros pot de moutarde avariée, fais donc à ta guise ! Donne-moi donc le nom que tu veux. Il n'y a rien à faire avec toi. Tu as un précipice béant entre les deux oreilles.

- Où as-tu appris tous les mots que tu nommes ? Tu sembles connaître tellement de différences dans la

quantité des emplois. Je n'ai jamais connu de chien qui *savantait* les mots comme toi. Surtout que tu as le vécu encore très jeunesse.

- Là d'où je viens, les humains, pour beaucoup, sont allés à l'école des mots très longtemps.

Je n'ai eu qu'à les écouter. Malheureusement, mes anciens maîtres n'ont pas appris certaines autres choses ; pourtant bien simple.

– Comme ?...

- Des choses qu'ils ne connaissaient pas. Comme le respect. Une juste appréciation des plus faibles, de ceux qui ont moins de choses dans la vie. Mais, ce n'est pas dans la nature du pouvoir de comprendre et de respecter le bas de l'échelle.

- Qu'est-ce qui s'est passé là-bas, Mayanaise, pour que tu t'éloignes autant de ta maison ?

- D'abord la bouffe ! Où est le festin que tu m'as promis ? Je suis convaincue que tu n'es pas un politicien. Tu n'obtiendrais pas un seul vote. Alors, tiens tes promesses !

- Calme-toi et suis-moi vers le délice, jeune princesse Mayanaise ! Mais, d'abord, promets-moi de te calmer avec l'usure de mots pas beaux à entendre dans ton adressage à mon sujet. C'est plein de *mal politesse* dans ton parler.

- Promis, vieux débris !

- Mayanaise... !

- Je voulais dire : merveilleuse architecture du passé.

- Ça, au moins, ça semble gentil. Viens, c'est l'heure de faire le bonheur des gueules des dépenses affamées.
- Des panses ! Des estomacs ! Ce que tu peux être *cabochon* gros balourd. Tu n'as aucune éducation.
- L'éducation, c'est pas ça. C'est plutôt les bons comportements. Tu veux sûrement dire que je manque d'*instruisance*.
- Ouch ! Il m'a frappé en plein cœur ! Je viens de rencontrer un génie ! Il va falloir que j'en parle à tout le monde. Quelle subite métamorphose !
- Arrête tes excès de gentillesse et suis-moi, charmante et délicieuse, Mayanaise ! »

Effronterie et patience

Aussitôt arriver dans son refuge hivernal, Cabochon s'affaira à la préparation d'une délicieuse portion de croquettes de bœuf et d'un large bol d'eau fraîche qu'il présenta ensuite à son invitée. Lors de ses nombreuses visites hivernales, Alban lui laissait toujours de généreuses provisions. Maya avala le tout goulument, sans prononcer un seul mot. Elle avait tout oublié du bavardage et des précisions de sieur Vocabulaire qu'elle avait échangé avec son hôte. Après avoir tout dévoré du menu qu'on lui avait présenté, elle s'assoupit sur place et s'affala ensuite pour aller rapidement rejoindre le sommeil. Assis à courte distance de Maya, Cabochon la regardait sommeiller, tout envahi par un sentiment de tendresse. Il pensa que Mayanaise était une chienne bien jeune pour être autant

bousculée par la vie. Elle ne voilait pas sa hargne. Il sympathisait avec son esprit insurgé et ses railleries incisives, sans doute nés d'une profonde déception. Il allait protéger *la petite*. Il l'a savait troublée par les événements de sa vie et il ne laisserait pas une *jeunesse* comme elle se défendre seule. Mayanaise semblait si en dehors du monde. Cabochon avait déjà effleuré ce sentiment. Il ferait preuve de patience pour amadouer la jeune révoltée et lui redonner confiance en la vie. Cabochon considérait que lui, avait été choyé. Il n'y avait eu que la séparation avec sa sœur Rita et son frère Victor, ainsi que la méchanceté de la *maudite prise cardiaque* pour noircir les dix années de moments de son parcours. Aujourd'hui, il pouvait quand même voir Luciano autant qu'il le voulait puisqu'il celui-ci ne sortait plus de son logis du cimetière. Il avait trouvé aussi un nouveau maître qu'il tenait en haute estime. Il ne connectait

pas toujours avec tous les mots exprimés par le vieux fossoyeur, mais il arrivait à tous les coups à bien le comprendre. Quant à Rita et Victor, il savait que c'était le destin de presque tous les chiots d'être séparé de leur famille peu de temps après leur naissance. Ça ne pouvait être un sujet de révolte pour lui. *Baillant aux corneilles*, Maya s'éveilla peu à peu. Cabochon en avait profité pour faire du rangement dans son abri. Encore sommeillante, la jeune chienne s'adressa à Cabochon :

« J'ai dormi longtemps ?

- Je ne connais pas les calculs du temps, mais tu t'es reposé un long moment. Tu as ronflé si fort que j'ai eu peur que tu réveilles tous les humains du cimetière.

- Je m'excuse alors auprès de tous tes petits *cocos* endormis.
- Le sommeil n'a pas guéri ta moquerie, Mayanaise. Tu veux te laver un peu ? Ça rafraichit les poils. Il y a une grande cuve d'eau tout près de ma niche.
- Bonne idée, chère lacune de la nature canine. Il est grand temps que je me débarrasse de mes saletés.
- Connaitre autant de mots et les mélanger aussi affreusement. J'ai un os tout neuf pour toi après ta baignade de *rebeauté*.
- Ton langage me désespère, *Cabo*. Cabochon, c'est trop long et c'est un nom affreux. J'ai décidé de t'appeler Cabo. Tu m'appelles bien Mayanaise !
- D'accord pour l'entente alors.

- Tu es laid à faire peur aux bourreaux d'enfants, mais j'apprécie ta gentillesse. Je n'ai pas savouré un os depuis que je suis toute petite.
- Tu es sérieuse ?
- Là où j'habitais, les os étaient défendus. La maisonnée était fanatique au sujet de la propreté ! Pire, je ne pouvais même pas aller me reposer sur un lit ou sur un fauteuil. Les poils, les puces, les bactéries... J'ai tout entendu. Mes quatre pattes ne devaient se poser que sur le sol. Lorsque j'allais m'amuser un peu sur le terrain derrière la maison, je devais m'asseoir devant l'entrée à mon retour et attendre que quelqu'un me lave les pattes avant de pénétrer à l'intérieur. En hiver, j'entrais frigorifiée. On me laissait souvent poirotter longtemps.

Pourquoi donc m'avoir recueilli ? Il aurait mieux valu adopter un bibelot !

- Ne te barre pas les idées avec ça, Mayanaise; beaucoup ont oublié qu'ils proviennent de la terre et qu'ils y retourneront. Ils accordent des importances d'exagération à de bien petites choses.
- J'avais une amie, Loulou, une jeune chatte. Même si on ne faisait pas partie du même monde, on partageait la même maison. Loulou dormait sur moi certains soirs. Elle ronronnait et me réchauffait. Elle me prenait probablement pour sa doudou. Elle était innocente et je l'aimais. On jouait souvent ensemble. Un jour, elle a bondi sur une table à café et elle a renversé une petite statuette. C'était un accident. Elle était jeune et enjouée, Loulou.

Le lendemain, elle avait disparu de la maison. Je ne l'ai plus revu. J'ignore ce qui s'est passé; je n'ai rien entendu à ce sujet. Mais, je suis convaincu qu'on l'a expédié ailleurs. Dans le *musée* d'où je viens, il ne fallait pas avoir un surplus d'énergie. Ça dérangeait. Si Loulou ou moi trouvions une peccadille pour en faire un jouait, on nous le confisquait sur-le-champ. On adoptait un animal pour satisfaire un besoin, pour combler une lacune. C'était pour jouer à la poupée ! Mais, il fallait que le joujou reste bien tranquille et ne touche à rien ! Il fallait dormir toute la journée ! Quelle vie de chienne ! Bon ! Je vais donc aller me préparer pour le festin ! » Au retour de son toilettage, Maya fit une grande impression auprès de Cabochon.

- Wow ! Je ne te reconnais plus. Débarrassée de tes mésaventures, tu as l'air d'une jeune reine de beauté, Mayanaise.
- Ben, quoi ? Pour qui me prenais-tu ? Pour une vagabonde boutonneuse ?
- Mayanaise, apprends à accepter les compliments lorsqu'ils font leur présentation d'hommage. Tiens, voici une couverture pour sécher ton pelage.
- Je te regarde et je pense vraiment que tu aurais besoin d'un bain, toi aussi, Cabo. Tu as l'air de quelqu'un qui protège les poux pour qu'ils se multiplient davantage ! Non ; tu as plutôt la mine d'un gros clou rouillé qui a trempé dans la suie avant d'être frappé par la foudre.
- Mayanaise, cesse tes *complimentations* de vinaigre. L'hiver a quand même été dur. Je n'ai pas rajeuni

de mon corps. Mais, rassure-toi, je ne suis pas envahi par les bestioles qui piquent.

- Cabo, tu m'as caché que tu étais un membre renommé de l'Académie des *mots infirmes*. Ton langage est si pitoyable. Les mots sont importants. C'est une indication, une précision sur la température de l'esprit et des émotions qu'on véhicule. Les mots reflètent l'acuité de la pensée.
- Wow ! Quel *savantage* ! Moi, on n'a jamais *fait cuire* ma pensée. Elle est crue. Je suis désolé si on a *acquitté* la tienne.
- Idiot ! Cabo, je me demande même si tu sais aboyer correctement ?
- Tu devrais savoir qu'on n'a pas tous été *cultivés* comme toi.

- Voilà que mon cher sauveur me prend pour une carotte ou un radis ! Il n'y a sans doute rien à faire avec toi. Je n'ai pas été cultivé ! Je n'ai rien de végétal. J'ai retenu. J'ai appris. J'ai une certaine culture. Ça me permet d'être plus précise lorsque je m'exprime.
- Dans mon cas, il est un peu tard pour être comme toi, accompagné par la *cultivation*.
- Je suis convaincu qu'il était déjà trop tard avant même ta naissance !
- Qu'est-ce que ça peut faire ? Tu comprends ce que je veux dire ?
- Oui, mais il faut décoder ton langage extraterrestre ! Maintenant, si tu veux continuer à me fréquenter, tu dois aller te laver. Je suis une princesse. Tu l'as dit.

Tu sens les ordures ! Non. Les égouts au paroxysme de leur décomposition ! Et je veux mon os !

- Petite, du calme. Tes nerfs sont *dénervés*. Ne t'inquiète pas. Je vais aller me baigner un peu. Et pour ton os, il t'attend sur la couverture qui est près de toi. Si tu avais été moins occupé à t'acharner sur mon sort, tu l'aurais déjà senti ou remarqué. Après ma baignade, si tu as fini de savourer ton os, j'aimerais que nous allions faire une virée dans le cimetière. Je veux te montrer quelque chose ».

Échanges de confidences

Maya reniflait tout ce que son museau rencontrait sur son passage. Même ce qui lui paraissait inutile. Elle semblait apprécier la promenade. Cabochon était moins curieux. Le cimetière était devenu un univers familier pour lui. Il en connaissait toutes les odeurs et tous les recoins; et presque tous les secrets. Il observait la jeune chienne et il s’amusait à constater sa fébrile exploration. Le gros poilu se disait que lui aussi connaissait des choses d’un monde rare que *les autres* ignoraient. Il se disait qu’il n’y avait pas que le vocabulaire dans la vie. Cabochon était ravi de constater que Maya empruntait un peu de son ignorance. Il était fasciné par la curiosité affichée par sa *nouvelle protégée*. Il comprenait mieux pourquoi *la petite* chienne avait l’intelligence si aiguisée. Elle semblait être à la

recherche de tout ce qui pourrait l'instruire. Le gros *protecteur* suivait Maya des yeux, lorsqu'elle s'arrêta subitement. Elle sondait avec insistance une grosse pierre de granite; et humait la terre et l'herbe autour. Elle se mit soudainement à gesticuler, à grimacer et à maugréer.

« Pouah ! Quelle est cette infecte odeur d'œufs pourris qui se dégage de...

- C'est pas grave ma cocotte...
- Ma cocotte ? On a dû te fracasser le caillou avec beaucoup d'acharnement à ta naissance ! On s'y est sûrement mis à plusieurs !
- C'est Jeannette. C'est le nom qu'Alban lui a donné. C'est l'endroit où elle teste sa défense ?
- Cabo, peux-tu d'exprimer pour que l'on te comprenne ? Qui est Jeannette ? Et qu'est-ce qu'elle

à voir avec les effluves putrides qui se dégagent autour cet amas de poussière durcie ?

- Jeannette, c'est la jeune mouffette qui habite dans *mon* cimetière. Après s'être égarée de ses parents, elle s'est installée ici. Elle ne savait pas où aller. Comme elle ne se fait jamais attaquer, elle s'entraîne à exercer sa défensive en lançant son jus d'inconfort pour qu'il ne s'endorme pas. C'est seulement au cas où ?
- À t'écouter on se croirait dans les armées humaines qui exercent leurs armes pendant des entraînements.
- J'en ai entendu *des mûres et des pas mûres* à ce sujet. Jeannette ne ferait pas de mal à une mouche. Son liquide ne sert qu'à la protéger du mal. Comme les épines du porc-épic. C'est pas comme dans les armées humaines. Il paraît qu'on tuerait des

semblables qu'on ne connaît même pas. Qu'on enlèverait la vie à d'autres humains qui ne leur ont jamais fait des cadeaux de malheur !

- Mon pauvre Cabo, il n'y a pas que les soldats humains qui agissent ainsi. Ceux-là ressemblent à des automates ignares. Ils suivent des instructions aveuglément. Le drapeau, le devoir, la patrie ... Ça justifie l'instinct, la soif de sang. Mais, il ne faut pas trop se leurrer. Bon nombre d'entre eux tuent pour se satisfaire eux-mêmes; pour se sentir vivant. Quand on est mauvais, il faut bien continuer dans cette voie si on ne veut pas perdre son identité. D'autres aussi s'entretuent pour régler des conflits entre eux. Un animal préfère chasser un intrus qui a franchi la frontière de son territoire. L'humain cherche à l'éliminer. La race humaine flotte dans

le même espace que nous, les animaux. Nous partageons la même aventure. Pourquoi se nuire entre nous alors ? Mais, c'est dans la nature humaine d'être cruelle. Il y a très longtemps, un grand barbu, aujourd'hui *point*, avait-il dit.

Beaucoup parmi les humains aiment la chasse; sous toutes ses formes. Pour ceux-là, tuer est une activité banale, un loisir, un sport encore très populaire, avait enseigné qu'il fallait s'aimer les uns les autres.

Tu ne tueras! Beaucoup en raffole. *Assassiner* des bêtes qui vivent chez eux, dans la forêt, par pur plaisir, pour pavaner avec un *trophée*, c'est de la barbarie. Il faut être sadique pour afficher le panache d'un orignal qu'on a tué. Fanfaronner avec la tête d'une bête assassinée pour la reconnaissance

et la gloire... quelle *bêtise* ! Il faut souffrir d'une insuffisance de neurones.

Les humains ne sont pas comme nous. Ils ne tuent pas pour leur survie ou pour se protéger. Ce sont des prédateurs inconscients et stupides. On tend souvent des pièges pour nous attraper, comme si on était des microbes ou de simples objets. Beaucoup de bêtes prisonnières de pièges de malheur restent seuls dans la souffrance, impuissants, blessés et désespérés pendant de très longues heures. Leur agonie dure parfois pendant des jours. Les chasseurs humains sont complètement indifférents à ces malheurs.

La souffrance que peuvent endurer certains animaux ne leur effleure même pas l'esprit ! On nous prend pour des coquilles vides. Comme si nous

étions incapables de ressentir des émotions. Comme si nous ne pouvions pas, nous, les bêtes, être nostalgiques ou enjouées. Comme s'il nous serait impossible à nous de souffrir lorsque l'on a mal. Ou bien encore qu'on ignorerait ce que sait que d'attendre, d'espérer, de désirer, d'éprouver de la peur ou avoir du ressentiment ou de l'affection pour quelqu'un. J'ai déjà entendu l'histoire d'un ours qui s'est fait mordre par une grosse mâchoire d'acier qui s'est refermée sur l'une de ses pattes dans une clairière. Le pauvre en a été l'esclave pendant plusieurs jours. Son atroce souffrance l'a poussé à se sectionner la patte avec ses crocs pour se libérer de son guet-apens. Cet animal s'est coupé la patte lui-même pour se dégager de l'emprise du piège d'un sanguinaire ! Quel supplice et quelle violence

! Et on persiste à dire que l'être humain est plus intelligent que nous, les bêtes ! Je hais les chasseurs humains. Ils ignorent la sensibilité. Et ça se prétend plus évolués que nous, les animaux. Ils font des blagues stupides, ils se fabriquent des cachettes et ils attendent pour tuer l'innocence qui habite chez elle, dans la forêt. Est-ce que nous allons les assassiner dans leur maison, nous, qui semblons être insensible à la douleur et incapables de sentiments ? Ce sont des intrus ! Et en plus, ils empestent les pets de beans et de bière !! Ils puent l'inconscience !

- T'es une vraie encyclopédie. Tu en sais des choses !
- J'ai simplement bien écouté et observé l'humain.

- Moi, je pense, Mayanaise, que tout ce qui est vivant es relié. On se fait mal à soi-même quand on meurtri ou qu'on tue ce qui nous entoure et qui est vivant. Et l'on n'a pas besoin de ce que l'humain appelle la *religiosité* pour comprendre ça, ma puce.
- Ma puce ? Ton fan club est assez nombreux sans moi ! La religion ? On s'entretue depuis le début des temps au nom de la religion ! La religion est la cause de bien des guerres déchirantes. On n'en sort pas avec les humains. Eh, Cabo, tu vas m'arrêter ces quolibets ! Je ne suis ni ta petite, ni ta cocotte, ni ta puce !
- Je ne voulais pas te *quoliber*, Mayanaise. Ne te fâche pas. Tu n'aimes pas beaucoup les humains et je te comprends. Mais, il y en a beaucoup qui sont

très bons, Mayanaise. Je connais bien. Il ne faut pas laisser passer la chance d'aimer et d'être aimé.

- Constate seulement ce que ces affreux font à nos cours d'eau et à nos forêts ? C'est un véritable massacre ! Où est le respect de la vie ? Ils sont en train de transformer notre univers en désert ! Beaucoup de famille sont ainsi brisées. C'est plein de bêtes qui ne cessent de déménager. Ils n'ont souvent plus de maison et ils sont obligés d'aller rôder autour des villes et fouiller dans les poubelles pour trouver de la nourriture et survivre. Et comme il paraît que qui s'assemble, se ressemble ! Tu ne me feras pas aimer ces cauchemars. Je déteste les humains.
- C'est normal, Mayanaise. Tu n'as rien connu de bon de leur part. Tout être vivant est capable de douter.

Ça prend différentes formes. Pour certains, c'est de l'hésitation, pour d'autres, c'est la fuite, et pour d'autres...

- Le papillon, lui, meurt bien avant de douter.
- Le papillon hésite avant de se poser, d'atterrir. Il doute aussi. Maintenant, dis-moi simplement ce qui t'a finalement averti et poussé à désertier ta famille d'accueil ?
- C'est pourtant simple. Je n'en pouvais plus d'être enchaîné tous les jours sur le terrain derrière la maison. Et puis, il y avait l'enfant mâle de mon maître. Un jour, *ce coco*, ce grand esprit, m'a lancé une petite couleuvre verte à la gueule pour que je la morde et la tue. J'ai refusé. Je me suis éloigné d'elle. La petite créature cherchait son nid et ne faisait que se promener dans l'herbe. Pourquoi lui

aurais-je fait du mal ? Surprise, la couleuvre s'est mise à ramper très rapidement pour s'éloigner du danger. Le petit salaud de maître l'a rattrapé et lui a fait sortir toutes les tripes du corps en l'écrasant sur le sol avec un pied. De la méchanceté à l'état pur. Je ne pourrai jamais oublier l'image de cette pauvre petite créature éviscérée, agonisante. Elle était toute jeune et ne connaissait rien de la vie. Elle ne faisait que se promener pour mieux *La* connaître. Il m'a ensuite roué de coups de pieds et il m'a trainé dans la maison par la peau du cou. C'était ma punition pour ne pas lui avoir obéi. Le lendemain, lorsque la porte s'est ouverte, je me suis précipité pour la franchir et prendre la fuite. J'étais envahi par de l'infirmité humaine. Je ne reviendrai jamais à cet endroit. Je ne suis qu'une chienne et je sais que je

n'ai pas bon caractère; mais je sais aussi ce qu'est une situation où vous êtes isolé dans un lieu condamné à vous faire du mal. Je sais reconnaître un œil qui ne voit pas bien. Un œil qui choisit ce qu'il veut voir. Quand tes journées sont remplies de cris par la tête et de cortèges de coups de pieds au cul, tu finis par cracher le feu, crois-moi.

- Tu as bien fait, Mayanaise, de quitter cet endroit. Personne ne devrait subir des douleurs de malheur comme ça. Recevoir des coups pensés instruit à profusion la révolte, la *violenterie*. Ça fait naître et grandir rapidement l'esprit de revanche. La souffrance, comme l'amour, crée le souvenir. La souffrance nous appelle amèrement vers le réflexe de survie ou d'extinction de ce qui reste de nous. Tout comme les réminiscences des moments

amoureux ramène la joie vers soi. Reste avec moi.

Ici, tu seras bien traité. Parole de Cabochon. Je suis certain qu'Alban va accepter que tu habites ici, avec moi, dans le cimetière. Ne perds pas la chance d'être aimé, ma petite. Il y a tellement de bonnes choses que tu n'as pas eu le temps de connaître. Ton habitat de pensées ne semble être fréquenté que par une ardoise de mauvais souvenirs.

- Tu commences à trouver des mots ? Tu sais, Cabo, je t'aime bien. Tu es patient et gentil. Même si tu ressembles à ce qui reste d'un épouvantail défraîchi qui aurait passé au feu !
- Après le miel, le retour en force de la complimentation...
- Ce n'est pas ma faute si ton vocabulaire charrie la... ?

- La ... ?
- Laisse tomber, Cabo. J'ai eu une attaque; J'ai été victime d'une surdose de ton si juste langage, ce n'est pas très grave.
- Je suis convaincu que ça peut guérir vite. Avant de réattaquer !
- Mais, Mayanaise, haïr ce qui nous fait la misère de la vie des autres n'est pas dans *l'essentiel*. L'humain du ciel l'a bien écrit. Je pense qu'il ne faut pas qu'on éternise et qu'on perpétue le mal qu'on nous a fait. Poursuivre une vengeance qui accoste souvent auprès d'êtres qui sont étrangers à nos déboires et à nos déceptions, Mayanaise.
- Qu'est-ce qui se passe, Cabo ? Tu as suivi un cours ultra accéléré de vocabulaire ? Accoster ? Félicitations, Cabo ! Tu es prêt d'un diplôme !

- Il faut continuer à faire de la gentillesse malgré le tort qu'on a fait subir à notre cœur. Mayanaise, tu te nourris d'amertume. Ce sentiment est une barrière, une frontière qui t'empêche de te réconcilier avec la souffrance de ton passé. Et, il est si jeune ! Je te connais maintenant, Mayanaise. Tu n'es pas méchante. Tu es simplement toujours sur la défensive.
- Cabo me connaît ! Comment peux-tu me connaître ? Nous n'avons jamais couru ensemble. Nous n'avons jamais joué ensemble. Nous n'avons jamais rien partagé ensemble.
- L'*intimé*, le partage, commence toujours quelque part. Nous avons parlé, et même dormi ensemble. Le cœur voit sous la surface de toutes les couleurs, Mayanaise...

- Cabo, le philosophe ! Nous avons échangé quelques mots et partagé le toit d'une grosse boîte en bois ! Et puis ... on dit intimité ! D'abord, toi, comment as-tu *atterri* ici ? Tu as un gîte, de la nourriture et de l'eau fraîche ...
- C'est dû à la *prise cardiaque* de Luciano, mon ancien maître. On m'appelait Baluchon dans ce temps-là. Il se repose ici, dans le cimetière, maintenant. Je l'ai suivi. Je ne suis jamais retourné là-bas. Ici, je peux lui rendre visite tous les jours pour revoir mes souvenirs. Mon ancien bonheur a été transporté ici avec Luciano; même s'il a été couvert par de la terre pour qu'on oublie qu'il était bon et gentil. Moi, j'ai sa *souvenance*. Je ne peux pas *être*, sans souvenirs. Ce n'est pas un peu de terre qui va me faire oublier ma vie ! Je me rappelle la

couleur de son cœur. Ils ont caché Luciano dans le sol. Mais, s'il fallait tout camoufler à cause des *prises* ? Il faudrait aussi faire disparaître tout le monde qui a des *prises* de quelque chose. Pourquoi pas ceux qui ont des prises de bec, des prises de tête, des prises de lutte ... j'ai même entendu parler de prises de consciences ! Il n'y aurait plus beaucoup de maître pour nous tenir compagnie, Mayanaise. Personne n'a pensé qu'il a peut-être simplement eu une *prise de sommeil* ? Tout le monde peut se tromper. Ce n'est pas pour rien que je me tiens dans les parages. De toute façon, je ne saurais plus où aller. Je ne retournerai jamais dans mon ancienne maison. C'était trop plein de grande tristesse depuis que Luciano ne parlait plus. Vivre dans le malheur

des larmes, c'est trop *difficile*. Le petit Juliano, un voisin de la famille, l'a bien dit.

- Tu es tellement ... Tu veux dire que ton ancien maître a subi une crise cardiaque et qu'il est enterré ici, Cabo ?
- C'est ça. La *prise cardiaque* l'a obligé à déménager ici. La famille a été obligé de se débarrasser de Luciano parce qu'il ne bougeait plus. Moi, j'le vois et je l'entends toujours. Même s'il ne *mouvemente* pas comme avant qu'on l'ait caché, c'est pas grave. Tout le monde a besoin de changement. Ça veut pas dire qu'il fallait lui monter la porte à Luciano. Il ne m'a jamais dit qu'il ne reviendrait plus, Mayanaise. Il est si ...
- Cabo, tu es pathétique. Dans quel monde tu vis ?
- Dans le monde de mes souvenirs et de ceux à venir.

- Donc, tu dois savoir que les souvenirs rappellent ce qui n'est plus ? Dans ton cas, c'est de la nostalgie. La peur de ne plus être sur le chemin d'aussi bons moments dans l'avenir. Être mort, c'est l'apothéose de la solitude. C'est le noir, le silence.
- Tu es *savantage*, Mayanaïse, mais c'est quoi tous ces mots étranges ?
- C'est simple. Quand le cœur ne bat plus, on est mort. On est effacé pour tout le monde. Luciano ne reviendra pas. Il ne reste que la mémoire de ceux qui restent quand le trépas est passé. Luciano n'est plus lui maintenant. La lumière lui a défendu de voir plus avant. La vie l'a éteint.
- Encore l'éclairage ! Quand on est habitué à la noirceur, on arrive à bien voir quand même, non ? Plus la vie est vieille et avance vite, mieux *Elle* est

censée voir, à ce qu'il parait. Luciano m'a déjà dit que tout ce qui respirait avait de *l'âmerie*; et que ça, ça ne disparaissait jamais. Mon ancien maître est peut-être un Luciano différent d'autrefois. Il a dû abandonner le cierge pour la chandelle. Il a changé de lueur à cause de la sournoise *prise cardiaque* qui l'a attaqué. C'est plus discret. Il dort de la pique, sûrement. Ça veut pas dire qu'il soit tout à fait disparu pour toujours et qu'il n'est plus que nulle part. La nuit aussi peut être pleine de lumière. On a bien le droit de changer d'adresse.

- Tu es si naïf, Cabo.
- Luciano disait, lui, que c'était de la prudence et de la sagesse de respecter le mystère et de ne pas prétendre tout savoir. Que de chercher à déchiffrer le plus grand inconnu était de l'inquiétude qui

explorait à cause de l'inconfort de l'ignorance. Je lui ai entendu dire que l'humain fabriquait des réponses pour combler la peur du vide que laissait les plus grandes incertitudes.

- Ton ancien maître, Cabo, semblait contenir beaucoup de secrets.
- Il m'a presque tout appris des choses de *l'essentiel* qui *est invisible pour les yeux*, comme le racontait l'aviation dans le ciel. Mais, il semble qu'il ait oublié de me montrer le vocabulaire des mots quand je t'écoute, toi, si *instruitee* et *savantée*. Même si je pense que tu ignores bien des choses encore.
- Tu sembles tellement aimé vivre dans ce cimetière, Cabo ...
- C'est un endroit où j'ai de grandes responsabilités. Luciano dort ici. Je n'ai plus à le chercher.

Il est en état de tranquillité. Alban est un maître merveilleux. Et puis ... c'est un lieu tranquille et vivant. J'entends le chant des âmes lorsque je me promène ici. Certains, plaintifs ; et d'autres, plus joyeux. Les humains ne parlent pas avec leur langage habituel ici. C'est curieux. Quelquefois, ils ne font que murmurer. C'est si paisible et réconfortant. Et, quand le brouillard vient nous visiter, il nous sent, nous touche, se lève et puis s'en va ailleurs. C'est magique, Mayanaise. Il y a de la sérénité qui circule ici. Je suis à l'abri de l'agitation qui fait commettre des erreurs. J'ai hâte que tu rencontres Alban. Il est âgé et très bon, tu verras.

- On ne m'a jamais aimé la gueule, Cabo. Sauf, peut-être, un voisin qui venait quelquefois en visite où j'habitais. Il m'apportait toujours une petite gâterie.

Je me disais qu'il avait pensé à moi. Et il me parlait.
Il semblait savoir que j'existais. C'était un écrivain.
Je l'ai appris en écoutant. Il semblait essayer de
faire voir *aux autres* ce qui vivait dans sa tête. C'est
le seul humain gentil que j'ai connu.

- Mayanaise, je sais qu'Alban t'aimera. Moi, je t'aime déjà.
- Oui, mais toi ?
- Moi, quoi ?...
- Laisse courir Cabo. La gentillesse et moi ...
Lorsqu'elle a fait ses visites, j'étais absente. Elle n'a pas pu m'enseigner comment réussir un bon sucre à la crème qui plairait. J'ai raté le bateau, Cabo.
- On ne t'a pas beaucoup donné beaucoup de raisons d'être aimable jusqu'à présent, tout simplement, Mayanaise.

- Je me rappelle un soir. Je dormais. Mon maître est arrivé *rempli de boisson alcoolisée*. Il m'a traité de tous les noms que personne ne veut entendre.
- Je suis désolé, Maya chérie.
- J'étais simplement allé à sa rencontre. Quelqu'un ou quelque chose l'avait heurté avant moi.
- Je sais ... On apprend des choses qu'on est souvent seul à se rappeler. Des blessures qui n'étaient destinées qu'à nous seul.

Une nouvelle adoption

Cabochon s'éveilla en sursaut et tendit l'oreille. C'était bien la voix d'Alban qui, de loin, chantonnait ainsi ? Maya n'était plus près de lui. Elle avait dû, comme à son habitude, être allé faire son errance matinale dans le cimetière. Encore engourdi par le sommeil, Cabochon se hâta furtivement de sortir de son gîte. Il se secoua le pelage énergiquement pour mieux se réveiller. Lorsqu'il vit Alban cheminer en direction du pavillon, haletant, le gros *surveillant* couvert de *poilitude* se précipita joyeusement à sa rencontre. Son maître était enfin revenu et allait lui tenir compagnie jusqu'à la fin de l'automne prochain ! Le corps chargé d'un gros sac à dos et de plusieurs outils de travail, la mine joviale, le fossoyeur aperçut Cabochon, la queue branlante, se précipitant vers lui.

L'air promenait, pour un temps encore, une fraîcheur printanière fugitive. Les rayons du soleil irradiaient la lueur et propageait une lumière bleutée et mouvante qui égayait et remplissait l'espace du cimetière d'une poésie romantique.

Alban laissa soudain tomber son outillage et reçut la joie de Cabochon, qui bavait et gueulait, exhibant son cœur bien ouvert à la joie. Les retrouvailles, qui allaient être quotidiennes, se sanctifiaient face à face dans un tourbillon d'exaltation, quand soudain, ce triomphe rayonnant fut surpris par des éclats de voix turbulents et des jappements ulcérés qui provenait d'un coin du cimetière. Cabochon, troublé, reconnut les jappements de Maya. Elle était en furie. Mais, il ne savait pas pourquoi. Alban et lui abandonnèrent sur place, outils et paquets et renoncèrent

sur le champ aux réjouissances avant de se hâter, se lançant tous deux sur la piste de la lointaine turbulence. Les oreilles et la fourrure hérissée, Cabochon décampa comme s'il avait eu le feu pris au derrière; comme une fusée. Alban lui lança : « Cabochon, mon gros, ne fait rien de grave avant mon arrivée ! »

Quand, haletant, Cabochon parvint sur les lieux turbulents, c'était davantage que de la chamaillerie. Maya, enragée, aboyait à pleins poumons, et les crocs sortis, manifestait une humeur très agressive en tournoyant autour de ce qui semblait être une bande de badauds. Plusieurs stèles avaient été renversées et jonchaient le sol, des bouquets de fleurs avaient été éventrés et des buttes de terre étaient partout dispersées. Le groupe d'intrus avait fêté et vandalisé plusieurs monuments. Envahi par la furie, Cabochon sortit

des crocs très menaçants et s'approchait de la bande de voyous lorsque Maya abandonna une plainte sonore. Elle venait d'être atteint d'un coup de pied asséné par l'un des malfaisants. Cabochon bondit d'un trait et accrocha le mollet du voyou qu'il entailla férocement avec ses dents. Celui-ci laissa échapper un cri qui témoignait de sa douleur. Lorsqu'Alban fit son apparition sur la scène, Maya et Cabochon étaient aux trousses de la bande de délinquants qui s'enfuyaient en courant, laissant derrière eux l'écho de leurs cris et des vestiges de leur saccage. Le vieux fossoyeur s'énerva :

- « Cabochon ! Cabochon, reviens ici ! »

Le cri autoritaire de son nouveau maître lui parvint et Cabochon se calma. Il apaisa Maya à son tour.

Les deux revinrent lentement vers Alban qui avait calmé sa colère lui aussi.

- Bravo les enfants, vous avez fait du beau travail. Vous avez chassé la peste des lieux. Ces voyous ne seront pas pressés de revenir, j'en suis sûr ! J'ai déjà perdu mes vivants, je ne veux pas perdre mes morts !

L'attitude de Cabochon envers Maya était éloquentes aux yeux du fossoyeur. Tous deux semblaient avoir un lien familial. Le gros chien ne cessait de la lécher et de la consoler. Alban se dit que tous deux avaient déjà fait connaissance.

- « Et toi, la petite, viens ici que je te félicite. Tu es une héroïne. Viens ici que je te félicite ! »

Maya leva les yeux fièrement vers le vieil homme, mais garda sa distance. Constatant son air effarouchée, Alban n'insista pas.

- « Je ne connais pas ton nom. Ne me demande pas pourquoi, mais je vais t'appeler Loulou. Tu es très brave ma petite. Il y a des chiens qui protègent les moutons et d'autres les chevaux. Vous deux, vous protéger le cimetière. Si tu veux bien, tu seras l'assistante de Cabochon ».

Malgré un sentiment de fierté manifeste, Maya se rapprocha de Cabochon et lui murmura : « Ils ont détraqué ces bipèdes ! Loulou ! Je ne suis pas une droguée. Ni une prostituée ! Et quoi encore ? Il va me placer un cube de sucre dans le fond de la gorge ?

- Mayanaise ! Cesse tes jérémiades. L'orgueil est un grand péché. Alban te manifeste simplement sa reconnaissance et son affection.
- Je te remercie de m'avoir défendu, Cabo... »

Fièremment, le fossoyeur bomba le torse et s'exclama :

« Allons, les pitous ! Suivez-moi au pavillon. Le temps de débarrasser la porte de *ses défenses* et je vous sers les délicieux restants de table que j'ai apportés. Et il y en a amplement pour deux ! »

Un peu plus tard, Alban était occupé à préparer le délice, lorsque Maya attira son attention. Se frottant le museau avec le bout de sa patte, la jeune chienne laissait échapper de légers gémissements. Quelques gouttes de sang tombaient sur le sol près d'elle. Assis à ses côtés, Cabochon

s'en aperçut aussi et il se mit à la lécher. Le fossoyeur l'interpela et s'en approcha.

« Laisse-moi regarda ça de plus près ma brave Loulou ».

D'abord réticente, Maya le laissa ensuite agir à sa guise.

« Ce n'est pas trop grave Loulou. Cabochon, ta petite compagne va s'en tirer. Ce n'est qu'une légère coupure. Un vestige de sa bravoure. Il faudra quand même que je te désinfecte ça après avoir mangé, ma brave Loulou. Vous avez fait preuve de beaucoup de courage tous les deux. Je suis très fier de vous ».

Cabochon et Maya se rassasièrent goulûment et allèrent s'installer côte à côte sur une couverture qui trainait sous la table. Les deux poilus ne tardèrent pas à sombrer dans le *sommeil du juste*.

Le fossoyeur s'était préparé un thé à l'ancienne. Bien appuyé dans sa berceuse, il examinait les deux amis avec beaucoup d'attendrissement. La tête de Maya reposait serrée dans le coup de Cabochon. Les deux ronflaient. Alban se mit à réfléchir.

« Si j'ai bien compris, je te soignerai à ton réveil, Loulou. Et si j'ai encore mieux compris, j'ai maintenant deux locataires ! Bah ! Quand il y en a pour un, il y en a pour deux ! »

Le retour de l'enfant prodigue

Le mois de juillet s'était déjà installé. La température, oppressante et humide s'était bien campée dans le paysage estival. Les trois habitants du pavillon, Maya la première, s'étaient bien adaptés à la vie et aux habitudes quotidiennes du cimetière. Alban vaquait à son travail habituel et Cabochon épiait toujours le cimetière et rendait régulièrement visite à son ancien maître, Luciano. Maya, elle, rétive au début, démontrait maintenant sa reconnaissance par de nombreux petits gestes. Elle s'était rendue utile et témoignait souvent sa gratitude par des mouvements d'affection. Même envers Alban, qu'elle avait appris à aimer. Elle avait perdu son insolence, son arrogance. La petite rebelle avait enfin trouvé une famille.

Un matin, à son réveil, Cabochon s'aperçut que Maya avait disparu. Il chercha sa protégée partout dans le cimetière et aux alentours. Alban réalisa vite lui aussi que Loulou s'était évaporé. Rien ne semblait justifier une aussi subite et surprenante disparition. Quelques jours s'égrenèrent sans que Maya donne le moindre signe de vie. Le fossoyeur réalisa à quel point Cabochon était désespéré et inquiet. Il passait ses journées entières à la chercher ; mais en vain. Son gros poilu n'avait plus son appétit habituel. Son enthousiasme et sa joie coutumière étaient disparus avec Maya.

Le mois d'août dictait maintenant la danse. Le jour s'éteignait peu à peu. Nostalgique, Cabochon traînassait à l'entrée du pavillon et vagabondait parmi ses pensées, lorsqu'il se raidit d'un coup en s'apercevant que quelqu'un

avançait dans l'une des allées du cimetière. La faible lueur ambiante qui prévalait l'empêchait de bien distinguer les deux formes qui semblaient se diriger vers le pavillon, dans sa direction. Dans le mi-pénombre qui régnait, les deux inconnus se mouvaient comme des fantômes diaphanes qui devenaient de plus en plus difformes avant de s'évaporer. Le *gardien* se dirigea aussitôt prudemment vers les visiteurs inconnus. Mi cambré, Cabochon avançait à pas de loup. À mesure qu'il approchait de la silhouette des visiteurs, l'image de ceux-ci s'éclaircissait et devenait de plus en plus nette. Était-ce possible ? Son cœur se mit à battre la chamade. Saisi par la surprise et la joie, il décampa d'un seul jet en gambadant à la rencontre de la surprenante visite. C'était bien Mayanaise ! La petite chienne était accompagnée d'un animal aux poils gras et hirsutes qui semblait être un gros rat d'égout.

« Mayanaise ! Que s'est-il passé ? Tu nous as mis dans un état de bouillante *anxiétude* !

- Cabo... enfin, c'est toi. Très heureuse de te revoir mon cher.
- Pourquoi être parti ? Ça fait des semaines... Alban et moi on a imaginé des scénarios pénibles...
- Laisse-nous reprendre notre souffle un instant. Voici Rosaire misère. C'est mon nouvel ami. C'est un chat itinérant. Un chat de ruelle. Il n'a pas de famille.
- Venez qu'on s'installe au pied d'un arbre. Raconte-moi tout avant qu'on rentre.
- C'est bien simple. Je me suis égaré. Je ne retrouvais plus la piste du cimetière.

- Pourquoi être sorti du cimetière ? Ce n'était pourtant pas dans tes habitudes, Mayanaïse. C'est ton chez toi maintenant.
- J'étais tout prêt des limites de notre territoire lorsque j'ai aperçu une grosse brute de paysan qui criait et courait aux trousses de Rosaire misère pour lui faire un mauvais parti. J'ai voulu aider Rosaire et j'ai décampé à la suite du corpulent monstre pour lui mordre les mollets, exercer une diversion pour permettre à Rosaire de poursuivre sa fuite et lui échapper. Je me suis égarée durant cette aventure. Rosaire et moi nous sommes retrouvés dans un parc par la suite. Nous sommes ensemble depuis ce moment-là. Nous avons été obligés de faire les poubelles et de dormir sous des balcons pendant tout ce temps. Je viens à peine de retrouver mon

chemin. C'est grâce à Jeannette, la moufette. C'est toi qui m'en as parlé la première fois le jour de notre rencontre. Je l'ai croisé par la suite dans le cimetière. Je l'ai reconnu de loin et nous l'avons suivi jusqu'ici. Rosaire misère ne comprends pas tout de notre langage, mais il se débrouille bien. Il saisit rapidement la signification du ton et des gestes manifestés autour de lui. Il est très gentil, tu verras.

- J'espère qu'Alban partagera ton avis, Mayanaise. Ça devient populeux ici ».

Durant la conversation, Rosaire misère s'était écrasé sur l'un des flancs de Maya et reposait. Le gros matou semblait épuisé par le déroulement des évènements malencontreux récents. Le pauvre présentait une large fissure sur le front

et il avait un œil très amoché. Il avait le visage tuméfié et maculé de sang séché. Le malheureux chat était sale à faire peur à une laveuse de tapis. Le *gros rat* était dans un piteux état.

« Alban a un grand sens de l'hospitalité. Tu n'as qu'à m'aider à le convaincre, Cabo. Quoi qu'il en soit, Rosaire misère est maintenant mon ami et je ne l'abandonnerai pas. La grosse brute lui infligeait des blessures. Rosaire ne retournera pas là-bas. Un jour qu'on errait dans un quartier à la recherche de nourriture, nous avons aperçu *le méchant* assis sur un banc en compagnie d'autres badauds. On s'est glissé derrière un bosquet pour épier la conversation. Le *paquet de graisse* se vantait d'avoir camouflé de la drogue hallucinogène dans

la nourriture de Rosaire misère à son insu. Il prônait avec ardeur le génocide de nos frères, les pitbulls. Il prêchait comme un vrai dément en faveur de la disparition des espèces qui, pour lui, étaient inutiles. De nos jours, on *efface* les éléphants, les ours, les loups, les rhinos, les baleines, les lions, les castors... on dirait que les espèces animales ne font pas partie de la nature dans le monde de ces rustauds colons à l'esprit infirme et sanguinaire !

- Vous aurez tous les deux mon *appuyance*, Mayanaise. Ne deviens pas toute inquiétude. Pense plutôt à la joie qu'éprouvera Alban lorsqu'il te reverra.
- Je constate que tu as profité de mon absence pour apprendre à mieux parler, Cabo.

- Mayanaise ! Ne m'accuse pas encore de *bêtiseries*,
ma jolie !
- C'est vrai que je suis jolie ?
- Plus jolie que ton ami en tout cas.
- Laisse Rosaire tranquille !
- Je me *moquassais* de toi, du calme. Allons manger
maintenant. Et prendre un bain ! Vous en avez tous
les deux un grand besoin ! »

L'Arrivée d'un troisième *mousquetaire*

Les météorologues avaient annoncé que l'hiver à venir serait très rigoureux. Alban avait décidé d'améliorer l'isolation des murs dans l'abri de Cabochon. Le fossoyeur était occupé à cette tâche lorsqu'il aperçut Cabochon et compagnie qui se dirigeaient vers l'avant du pavillon. Surpris et intrigué, il laissa tomber son affaire et se dirigea vers la petite bande. Alban reconnut facilement Maya qui s'agitait parmi eux. Il se tapa avec vigueur le creux de la main et laissa échapper un cri tonitruant : « Loulou ! Cabochon ! »

Alban ouvrit grand les bras pour accueillir les deux chiens qui se mirent à courir joyeusement vers lui. Dans l'euphorie des retrouvailles, Maya avait oublié Rosaire misère, qui traînait loin derrière, la mine timide. Le matou, craintif,

trainait de la patte. Maya retourna le chercher pour l'accompagner jusqu'au pavillon. Elle lui fit comprendre qu'il n'y avait aucun danger. À la vue du gros chat, le fossoyeur resta estomaqué un moment. Un sentiment de compassion s'empara immédiatement de lui. Rosaire misère, craintif, s'était crispé et avait plié l'échine en guise de soumission.

« Un autre client orphelin pour l'infirmerie ! Vous ne rencontrez que le pire, mes enfants ? J'espère seulement que vous avez de quoi effacé l'ardoise. Il y a certains souvenirs qui s'incrument dans la mémoire comme des fantômes malfaisants. Viens le gros matou, nous allons arranger tout ça. Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Vous avez tous juré de faire un zoo de mon

cimetière ? Mais... quand il y a de la place et de la nourriture pour deux, il y en a aussi pour trois ! »

Maya avait craint pendant un moment la réaction d'Alban à la vue du nouvel arrivé. Elle se dirigea vers le fossoyeur pour lui manifester sa satisfaction et sa reconnaissance en lui léchant les mains.

« Tu nous as beaucoup inquiétés, Loulou. De quelle aventure t'es-tu encore mêlée ? Peu importe. L'important, c'est que tu sois ici avec nous maintenant. Bon ! Vous devez tous être affamés ? Je prépare la fête. Mais d'abord, Loulou, tu vas amener ton nouveau copain vers le bassin d'eau avant qu'il se présente à l'infirmerie des miséreux. Profite d'une baignade toi aussi. Tu exultes la poubelle ! *Tu pues la Jeannette, ma belle !* »

Après le bain, le fossoyeur était occupé à étendre de l'onguent antibiotique sur l'une des plaies de Rosaire misère, totalement paralysé par la peur, lorsque Maya se tourna vers Cabochon.

« Tu vois, Cabo, ce que ce salaud de *farmer* a fait subir à Rosaire misère ? Je souhaite le pire à cette grosse nature vulgaire et brutale ! Il y a bien eu quelques bagarres entre chats... mais l'individu est responsable de l'ensemble de l'*œuvre* incrustée sur mon ami. On devrait lui décerner le trophée de la barbarie et déposer une couronne faite de boyaux saignants tissés sur la tête de ce dégénéré ! Quelle ordure !

- Come-toi Mayanaise. Ton ami est en sécurité ici maintenant. Il n'est plus entre les mains de la

violente *dégénération*. Tu vois bien qu'Alban s'occupe de lui ».

Alban avait *décoré* Rosaire misère de pansements, d'onguent blanc et de plusieurs points de suture fondants. Le fossoyeur l'avait aussi barbouillé généreusement de mercurochrome rouge. La pauvre bête avait maintenant l'aspect d'un casse-tête multicolore animé. Alban en avait maintenant terminé avec l'administration des premiers soins. Rosaire en profita pour se défilier rapidement en rampant. Il rejoignit l'une des encoignures du pavillon où il s'écrasa sur le sol. Le fossoyeur s'adressa à *la compagnie*.

« Écoutez-moi les enfants. Demain matin, je vais ajouter un petit espace privé à votre refuge pour que *monsieur Le Chat*, votre nouvel ami, puisse profiter d'intimité si jamais il le souhaite. Comme d'habitude, vous pourrez toujours

vous réfugier dans le pavillon lorsque vous en aurez envie. Aujourd'hui, j'ai arrangé la petite porte battante à ressort qui communique avec l'abri au pavillon. J'en ai profité pour la calfeutrer pour garder la chaleur à l'intérieur. Vous pourrez donc entrer et sortir à votre guise. Quand l'hiver arrivera, je viendrai, comme tous les hivers, inspecter les lieux et visiter le pavillon au moins une fois par semaine. J'apporterai de la nourriture pour tout le monde. Vous ne manquerez de rien. Vous n'aurez pas à aller vagabonder partout pour vous nourrir.

Maintenant, c'est l'heure de la mangeaille ! Loulou va chercher monsieur Le Chat pour qu'il se joigne à vous. Le pauvre, il est pétrifié par la peur. Tout est nouveau pour lui. De plus, il doit souffrir de ses blessures. Mais il devrait guérir assez rapidement. Il finira par s'habituer à sa

nouvelle vie s'il demeure parmi nous. Allez ! À table, les enfants ! Je vais placer quelques buches dans le foyer pour la nuit. Après le repas, vous pourrez cheminer vers un beau dodo. Vous avez sans doute tous bien besoin de vous reposer ».

Une joyeuse ballade au village

L'aube s'éveillait peu à peu lorsque Maya ouvra un œil comateux. Rosaire misère dormait. Durant la nuit, il s'était installé en catimini au chaud dans le creux du ventre de celle qui était venue à son secours. Cabochon, près d'elle, avait la tête enfouit sous une couverture et ronflait. Alban, lui, était assis dans un coin près d'une petite fenêtre et profitait de sa berceuse. Maya se mit à observer la silhouette de ce vieil homme baignant dans la pénombre. Elle éprouvait de l'admiration pour celui qui les avait si aimablement recueilli. Elle respectait cet être humain pour sa sagesse, sa bonté, son empathie et sa tolérance. Elle ne l'avait jamais vu en colère. Alban était le seul humain qu'elle n'avait jamais eu envie de mordre.

Le vieux breton sirotait un thé et se berçait. Il semblait veiller sur *sa famille* qui reposait autour de lui. Le vieux fossoyeur était un lève-tôt. Il aimait rêver à cette heure de la journée ; avant que la vie ne recommence à s'agiter. Le regard vague et serein, il tirait sur sa pipe et s'intéressait à l'itinéraire des volutes de fumée qui se dispersaient et voguait vers le plafond. Comment aider la vie à vivre autour de soi ? À enseigner, à apprécier sa respiration ? L'homme se penchait souvent sur l'idée de la vie et de la mort. Il continuait à réfléchir sur la fracture qui les séparait l'une de l'autre. Il en connaissait pourtant bien la venue et la chute. La vie qui sourit et qui s'éteint ; toujours trop rapidement. Il s'était retrouvé parmi la mort vivante au cours de sa vie. L'Éternel Mystère. Il arrivait au vieil homme de penser qu'il était né dans un cimetière. Loin et si proche de la vie et la mort.

Cabochon s'éveilla à son tour et se rapprocha de Maya avec précaution pour ne pas briser le silence de la nuit agonisante.

« Dis-moi Mayanaise, qu'est-ce que tu observes avec autant de voracité ?

- Je regarde Alban. Je me demande à quoi il peut bien penser tout seul dans son coin à cette heure ?
- C'est un humain qui en a beaucoup sur les bras. Il y a nous; mais aussi tous ses morts à conserver.
- En tous cas, le bonhomme semble bien seul au monde.
- Il m'a déjà raconté qu'il avait été marié et qu'il avait un enfant. Il m'a dit que la Mort était venue pour les emporter avec Elle.
- Il n'a pourtant pas l'air malheureux.

- Je pense qu'il s'est habitué aux malheurs pour ne pas se remplir de tristesse. C'est un vieux qui vit en liberté indépendante. C'est déjà ça de pris. Ce n'est pas comme le frère de Luciano, mon ancien maître.
- D'où sort-il celui-là ?
- C'était le frère de Luciano, mon ancien maître, celui qui dort là-bas. Je t'ai montré son lieu de repos déjà. Là où je vais tous les jours.
- Ah oui ! Ton mort qui n'est pas encore décédé ?
- Mayanaise !
- Excuse-moi Cabo.
- Il s'appelait Alberto. J'en ai beaucoup entendu parler dans mon ancienne famille. Il avait une maladie et ses enfants l'ont amené là où les humains respirent encore avant de mourir à cet endroit. C'est

une espèce de stationnement temporaire. C'est en attendant que la respiration nous fiche la paix.

- Cabo, Cabo, Cabo ! Tu veux parler d'un hôpital ou bien d'une maison pour les humains en fin de vie. Ça n'a rien à voir avec tes folies de stationnement et de respiration !
- En tous cas, à cause de sa vieille vie, Alberto n'avait plus aucune liberté de décider. Toute la famille en parlait. Il ne savait plus qui il était et c'est quelqu'un d'autre qui devait le lui dire, le laver et le nourrir. Malgré la *vieillesse* de sa vie, Alban se débrouille très bien, lui. C'est même lui qui donne à notre ventre pour le rendre heureux. Les proches du vieil Alberto trouvait qu'il ne servait plus à rien. Alban est utile pour lui et pour tout le monde. C'est pour ça que personne ne peut s'en débarrasser. Il est

encore rempli de servitudes. Il aide tout le monde, tu l'as bien constaté, non ?

- Oui. Et j'aime beaucoup Alban. Mais je me demande souvent ce qui va arriver lorsqu'il ne sera plus capable de s'occuper de nous et du cimetière ? Ça va venir un jour, Cabo. Il faut prévoir les imprévus.
- Ne parle plus d'affreuses *tristitudes*, Mayanaïse. En attendant, nous avons une belle vie et il faut en profiter. Nous affronterons le malheur lorsqu'il nous montrera son visage. Pour l'instant, il n'a pas l'air pressé de se présenter et c'est tant mieux.
- Mourir seul dans un endroit étranger et rejeté par ses proches, ce n'est quand même *pas drôle à mourir*. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas juste. Ce sont ces mêmes humains qui ont soignés et aidés les

enfants à grandir. Quand ce sont eux qui font un retour à l'enfance, à cause de la maladie et de la vieillesse, plus personne n'en veut parce qu'ils sont une charge, qu'ils ne servent plus à rien. Au début, les enfants étaient un fardeau aussi. Ils ne savaient ni se nourrir, se laver ou marcher ; et ni même parler !

- Mayanaise ! Chasse les *malheurosités* de fin de vie de tes pensées ! Quand tu seras vieille, tu auras tout ton temps pour y penser. D'où sors-tu toutes ces idées ?
- Je t'en ai déjà parlé. J'ai beaucoup écouté et observé. J'ai appris le langage humain très tôt. Je n'avais que ça à faire dans ma prison !
- Ce ne sont pas toujours des abandons, Mayanaise. Quand la vieillesse est malade, les proches ne

connaissent pas forcément la *soignitude* qu'il faut pour soigner leurs malades. Ils doivent déménager la maladie de la vieillesse ailleurs pour la surveiller et la *médicanter*. Par manque de connaissance et de moyens pour rendre la vieillesse plus heureuse par eux-mêmes.

- Je suppose que *ton* Alberto n'a pas été abandonné à son sort ?
- Mayanaise, le frère de Luciano ne savait même plus qui il était ! Comment veux-tu que ses proches aient pu le savoir pour lui ? Ça prend un stationnement spécialisé pour un défaut pareil ?
- Ils auraient dû le savoir !
- Ce que tu peux être tortueuse et entêtée ! »

Un réveil joyeux

Les premiers clins d'œil du soleil commencèrent à chatouiller la vie encore sommeillante. Traversant une fenêtre, une lumière jaunâtre et fugace glissait maintenant sur le plancher du pavillon et préparait un joyeux réveil. Encore assis sur sa berceuse, collé à la fenêtre, Alban était inondé par ces premières lueurs ; à la fois timides et éclatantes. Il connaissait bien la porte d'entrée du jour dans *son antre*. Il en avait attendu la venue si souvent. Il savait où se poster pour s'en régaler. Monsieur Le Chat s'était éveillé en douce, sans l'annoncer. Sans bouger, il referma vite les yeux. Il voulait continuer à profiter de la chaleur et de la protection de son amie Maya. Dans son coin ensoleillé, Alban ressemblait à un pape assis sur un trône au

sommet de sa gloire. Le vieil homme savait profiter des moments de paix et de la magie que lui procurait l'existence. Maya et Cabochon continuait d'observer le fossoyeur. Personne ne semblait vouloir être le premier à entacher la paisible atmosphère qui enveloppait les lieux, lorsqu'Alban se leva de sa chaise en s'étirant pour mieux sortir de sa torpeur.

« C'est l'heure d'un bon thé ! Cabochon et Loulou, je sais que vous ne dormez pas. Vous ne montrerez pas à un vieux singe comment faire la grimace ! Déjeuner spécial ce matin. Je vais préparer des œufs et du bacon pour trois. Et du fromage et du poulet pour monsieur Le Chat. Tout ça accompagner d'un bon bol de lait chaud ! J'espère que vous allez vous régaler. Et ensuite, je vous amène tous en balade dans mon vieux camion. Nous irons au village en bas.

Nous avons besoin de nourriture et de quelques trucs de quincaillerie. Il faut aussi se procurer une litière pour les besoins particuliers de monsieur Le Chat quand il veut demeurer dans notre pavillon ».

À ces paroles, Cabochon et Maya se levèrent d'un trait et, trépignant, se précipitèrent auprès du fossoyeur pour aller témoigner de leur joie. Une ballade en bande dans un motorisé ! Monsieur Le Chat était resté en plan sur le sol. Penaud, il n'avait pas tout compris des paroles du maître des lieux. Mais il était cependant convaincu que l'euphorie manifestée par ses deux nouveaux compagnons laissait présager des nouvelles réjouissantes.

Un retour de ballade gris et triste

La *virée* en camion avait été joyeuse et très agitée. La *pleine débride* ! La bande en avait profité pour regarder par la fenêtre, excitée partout sans la moindre gêne. Pour la première fois Cabochon et Maya avait jouer ensemble en se frôlant avec retenue et sans totalement retenir leur naturel. Mais, en faisant bien attention à ne pas faire mal à l'autre. Une bouteille d'eau naturelle et quelques rouleaux de papier hygiénique avaient désertés un sac d'emballage et traînaient en vrac sur le banc arrière du camion. Le fossoyeur avait tenté de calmer la tempête; mais sans trop insister. Tous avaient trépignés de gaieté; même monsieur Le Chat avait songé avoir trouvé des amis heureux. Sa sensibilité avait été plongé rapidement dans le milieu d'un parc d'amusement dont il avait souvent rêvé. Rosaire se

sentait en sécurité et s'interrogeait quand même sur son avenir; mais ... pour une fois : avec une désinvolture qui espère.

Des joies jamais vécues s'étaient étalées en plein soleil et l'avaient présenté au monde sans retenue durant le trajet. Les sièges du rustique camion en témoignait. Les oreilles d'Alban avaient aussi certains souvenirs turbulents qui lui chatouillait encore les oreilles.

La surprise avait séduit *La Familia* et avait engendré beaucoup d'effervescence et de joyeux chamaillages. Les fenêtres du camion étaient entrouvertes et l'air était bon. Il y avait bien quelques dindes des bois, ainsi que des grenouilles et des écureuils qu'Alban avait dû éviter au retour, en dirigeant le camion ; mais la joie dans le cubicule à moteur avait déjà fait son nid. Et la confiance entre

occupants aussi. L'inattendue aventure avait donné l'impression à toute la bande d'enfin appartenir à une vraie famille ; et de ne pas avoir souffert et chercher dans les travers de la vie pour rien. D'avoir été oublié par un passé qui ne présageait aucun avenir.

Le camion cachottait maintenant dans l'allée principale du cimetière. Tous lorgnaient les alentours par les fenêtres, heureux d'être de retour *chez soi*; chacun appréciant son chaleureux et intime nouveau repère. Mais... peu à peu, un malaise s'installa chez les occupants du banc arrière du véhicule. Maya se mit soudain à gémir; Rosaire à se lamenter. La curiosité d'Alban s'éveilla. Le fossoyeur se demanda pourquoi soudainement autant de larmoiements. Il comprit rapidement lorsqu'il leva les yeux plus avant. Une épaisse fumée grise et noire se répandait en se profilant

au-dessus des arbres situés à l'extrémité du cimetière; dans le voisinage du pavillon. La curiosité se transforma rapidement en anxiété. Le vieux camion accéléra, faisant fi des nombreuses secousses causées par le chemin accidenté, tandis que toute la compagnie échangea un regard surpris et intensément soupoudré par l'inquiétude. Les passagers de la camionnette tentaient de reconforter une peine, dont ils en étaient certains, allait s'emparer d'eux.

Le vieil homme, la mine inquiète lui aussi, vit Jeannette la puante traverser la *route des champs*; complètement affolée.

En quelques secondes, dans ce vieux camion maintenant immobilisé, tous constatèrent par les fenêtres du camion, qu'il ne restait que quelques débris fumants encore visibles du souvenir de *leur* chalet à tous. De leur demeure

maintenant anéantit. Le feu avait réduit en cendres le rêve hardi de tous les nouveaux amis. Le clan restait immobile, paralysé, abattu devant le sinistre spectacle.

Les yeux humides, le vieux fossoyeur se mit à maugréer.

« Tout ça doit être l'œuvre de ces maudits petits malfaisants que vous avez chassés du cimetière ! Je devrai aviser les policiers de ce qui s'est passé. Il faut une enquête ! Je dois aussi rencontrer les pompiers et aviser la compagnie d'assurance. Allez les enfants, on descend ! »

L'état d'âme bien triste, Alban en tête, Cabochon, Maya et Rosaire Misère déambulèrent au hasard des décombres à la recherche de précieux souvenirs ; maintenant tristement disparus. Le vieux *maître* versa quelques larmes qui n'échappèrent à personne. Tous se pressèrent alors autour de lui. C'est alors qu'Alban fit une pause et s'adossa au pied

d'un grand orme roussi par la chaleur du brasier. Les malheureux nouveaux sans-abris virent se grouper rapidement tout près de lui. Au bout d'un moment, Alban brisa le lourd silence qui s'était installé.

« Mes enfants, j'ai une idée ! Je suis un Breton mes jeunes amis ! Le mot découragement ne fait pas partie de mon vocabulaire. Probablement parce que... mes ancêtres se contentèrent longtemps de se nourrir que de poissons ! Dans l'ancien village de ma famille tout le monde se serrait les coudes et personne n'était longtemps malheureux.

Ce soir nous dormirons tous dans le camion. Les nuits commencent à être fraîches. Nous avons tout ce qui nous est nécessaire. Demain, nous retournerons au village y chercher du matériel. Nous allons tous ensemble rebâtir notre caboche ! Pardon ... notre maison.

Je connais quelqu'un de la famille qui va nous aider à nous débarrasser des vestiges et à construire la base de notre nouvelle demeure. Ce sera encore mieux. Nous aménagerons de l'espace pour que tous nous soyons à l'aise. Nous ferons même un canal souterrain si jamais Jeannette la moufette se cherchait un refuge sécuritaire. Tous les espaces seront communicants. Nous avons devant nous trois mois avant les premières neiges. Enfin... je pense. C'est suffisant si tout le monde y met du sien. Ce sera la nouvelle demeure de toute la *Familia* ! En attendant, nous irons visiter le surplus de l'armée. Nous allons nous procurer une immense tente. Elle nous servira d'abri temporaire pendant la construction de notre futur *château*.

Le projet du vieil Alban enthousiasma et ragaillardit tous les orphelins. Comme des enfants qui retrouvent leur

entraîn à l'annonce d'une grande fête à venir. Le cauchemar abandonnait gaiement sa place et laissait poindre une euphorie manifeste et un bon avenir pour tous.

Un projet réussi

Le temps se faisait frisquet en ce mi-novembre. La Familia s'était regroupée devant la porte principale de leur nouveau pavillon. Un porc-épic s'était peu à peu approché du groupe. Alban l'avait baptisé Rebrousse-Poil. Il s'était déniché un refuge sous le balcon arrière du nouveau chalet; près du gîte de Jeannette qui l'avait surnommé *Épinette*. La bande avait accepté le nouveau venu dans les parages. Peu à peu, tous s'acclimatèrent les uns aux autres. Alban avait prévu faire germer quelques plants de framboisiers pour Rebrousse-Poil au printemps qui allait suivre. En attendant, il y avait assez de feuillus dans le cimetière pour qu'il puisse se nourrir. Comme l'hiver venait, le fossoyeur avait pensé lui fournir des bougeons et des graminées durant la saison froide.

Le cimetière regorgeait aussi de conifères et l'écorce ne manquait pas pour lui.

Le *capitaine du bateau* prit quelques photos du joyeux groupe. Mais il dut intervenir à quelques reprises auprès de Jeannette la moufette qui chassait sans cesse Rebrousse-Poil hors du champ de la caméra. Le vieil homme y vit la naissance d'une nouvelle amitié. Ensuite, Alban invita tout le monde à assister au repas du soir.

Il voulait ce repas festif. Son cœur voulait célébrer la fin des travaux et l'inauguration de leur nouveau refuge à tous. Gai et triste à la fois, le bon homme avait également des informations importantes à communiquer à ses protégés.

Les adieux

Le repas fut copieux. Alban ouvrit même une bouteille de rouge dont il sembla amplement estimer la vocation. Lait de chèvre, côtelettes de porc, crevettes, amande et laitue, os d'agneaux ; la bande entière se régala et manifesta sa satisfaction par une humeur chaleureuse.

Le souper terminé, le fossoyeur invita tout le monde à se grouper autour de sa berceuse. Après une gorgée de café, il enflamma sa pipée et s'étouffa. Tous en profitèrent pour, chacun à sa façon, se moquer du moment. Alban prit enfin la parole : « Mes jeunes amis, je tiens à vous remercier ; tous. Vous avez si bien travaillé que nous avons terminé notre projet avant l'arrivée des rigueurs blanchâtres à venir. La *froidure* et les autres dangers pourront maintenant errer au dehors de notre toute

nouvelle maison. Dans quelques jours, comme c'est l'habitude à la fin de l'automne, je devrai *fermer boutique* jusqu'au printemps prochain. Tous les hivers, je travaille au village pour un ébéniste. Il faut bien mettre du pain sur la table, mes enfants.

En ce qui vous concerne, vous aurez tous accès à vos espaces particuliers ainsi qu'à tout l'intérieur du pavillon si la chose vous convient. Vous allez tous être les sentinelles, les gardiens de notre demeure. On ne sait jamais, des vandales ou des malfrats peuvent encore venir roder aux alentours. Surveiller bien les mines patibulaires, mes enfants. J'ai une grande confiance en vous. Soyez tissé serré. Veillez les uns sur les autres et assurez-vous que, tous autant que vous êtes, vous soyez en sécurité. Respectez-vous en tout temps. Évitez les conflits entre

vous. Vous êtes ... nous sommes maintenant une famille, ne l'oubliez pas.

Chaque semaine, je vous rendrai visite pour m'assurer que tout va bien. Et, bien sûr, pour le plaisir de vous voir.

J'apporterai de l'eau et de la nourriture pour vous tous. Je ne suis pas inquiet. Cabochon veillera sur vous tous. Avec Loulou, mon gros Cabochon, n'oublie pas d'effectuer des rondes quotidiennes dans le cimetière. Quant à vous, Jeannette, Rebrousse-Poil et monsieur Le Chat, soyez vigilants. Vous êtes dotés de tout ce qu'il faut pour défendre les alentours immédiats des malfaisants, Mais, usez bien de votre discernement avant d'utiliser le pouvoir de vos armes. Je ne voudrais pas que d'honnêtes gens fassent les frais de votre impatience ou de votre mauvaise humeur. Voilà mes enfants.

Maintenant, tout le monde au dodo ! »

Durant la nuit qui suivit, Cabochon et Maya échangèrent quelques mots doux et s'endormirent serrés l'un tout près de l'autre. Les nombreuses aventures vécues ensemble avaient tissées des liens sensibles.

Le départ

Il était midi. La Familia était réunie. On avait le *cœur gros*. On observait Alban qui était occupé à placer des outils, de vieux linges sales et des objets hétéroclites dans la boîte arrière de son vieux véhicule avant son départ. À son grand étonnement, Cabochon laissa aller un regard vers Maya qui se lamentait, qui laissait échapper de tristes plaintes étouffées. Il ne put s'empêcher de lui adresser quelques paroles de réconfort en lui susurrant à l'oreille : « Ne t'en fais pas ma belle, tout se passera bien. Alban reviendra. En attendant, nous sommes ensemble ».

Imbue de nostalgie, la petite bande regarda bientôt la vieille ferraille du fossoyeur s'éloigner dans l'allée qui menait à la sortie du cimetière vers le village. Cabochon vit Jeannette la moufette se diriger, toute en révolte vers le

pavillon. Le gros poilu lui lança : « Jeannette ! Ne sois pas si triste, petite... » Et puis, paternaliste, il dit : « Allez ! On rentre tout l'monde ! »

Chemin faisant, Cabochon s'approcha tout près de Maya et lui dit doucement : « Tu penses que toi et moi ? »

Maya le regarda dans les yeux et rétorqua : « Tu veux dire... Tu veux bien dire ce à quoi je pense ?

- Eh oui, ma chouette.
 - J'éprouve beaucoup d'affection pour toi, Cabo.
- Nous verrons bien où notre destinée nous mènera ».

La Vie agrandie

L'hiver avait été gris et rude. Rebrousse-Poil avait été malade. Alban avait dû apporter des médicaments pour régler l'état du malheureux gros porc-épic.

Ce matin-là, le ciel laissait échapper une pluie très fine, mais la température était magnanime. L'aube ouvrait à peine les yeux que, fébriles, Cabochon, Maya, Rosaire Misère, Jeannette et Rebrousse-Poil se tenaient déjà côte à côte en rang serré devant la grande fenêtre du pavillon.

Lors de sa dernière visite, Alban avait annoncé son retour saisonnier pour le lendemain. C'était le jour tant attendu par tous.

La faible pluie avait cessé. À peine toute la bande était-elle sortie du pavillon que Maya apostropha Cabochon :

« Tu voulais des chiots mon beau... occupe-toi d'eux maintenant ! Croquemitaine a failli se faire arracher la queue ! »

Deux chiots jappaient et couraient en tous sens à la poursuite de quatre petites mouffettes. Quelques semaines auparavant, Maya s'était réfugiée sur une couverture dans un recoin du pavillon et elle avait donné naissance à deux chiots. Un mâle et une femelle. La mère les avait précieusement tenus cachés aux yeux de tous. Cabochon avait été le seul dans le secret. Mais tous se doutaient bien de la chose. Ils avaient respecté la volonté de Maya et ne la dérangeaient jamais. Pour sa part, Jeannette avait accouché au milieu de l'hiver.

Sur un ton autoritaire, Maya reprit de plus belle :

« Jeannette va finir par s'impatienter et sortir l'*arrosage* !

Si tu souhaites toujours dormir à l'intérieur avec les enfants, règle le problème !

- Mais chérie, ils ne font rien de mal. Ils ne font que s'amuser ».

Maya renchérit d'impatience et étala fermement sa mauvaise humeur : « S'amuser à arracher tout l'arrière-train et les pattes des charmants enfants de Jeannette ? Je ne m'amuserai jamais avec vous ! Il ne faut quand même pas attendre que les enfants se promènent et se pavent avec des parties corporelles de ces jeunes petites. Non plus que notre progéniture ne se fasse généreusement doucher par Jeannette ! Réveille mon gros Cabo ! »

Tout à coup, on entendit le vrombissement lointain d'un moteur. La Familia figea et tendit l'oreille. Tout à coup, tous décampèrent pèle mêle en direction de l'allée centrale

du cimetière. C'était bien le camion d'Alban qui approchait. Cabochon prit la tête du défilé en aboyant à tue-tête.

Le fossoyeur immobilisa sa ferraille motorisée au milieu de l'allée et ouvrit la portière pour en sortir. Maya craignait une réaction de *s'en est assez* ! Au contraire, Alban se jeta devant les chiots qui le léchait, le mordillait et qui sautaient partout sur lui. Resplendissant, Alban regarda Maya et lui envoya : « J'avais remarqué que tu avais pris des livres Loulou, ma belle ! Ces chiots sont adorables. Et la petite est *ton portrait tout craché* ! Cabochon, on ne peut pas te laisser sans que tu fasses la cour ? »

Le vieil homme jeta un regard à la queue de l'Arche de Noé et il aperçut quatre adorables petites moufettes qui

trainaient de la patte à la traîne de leur mère Jeannette, la langue sortie et à bout de souffle. « Décidément ! Il faudrait peut-être penser à se construire un zoo ! Qu'en penses-tu Jeannette ? Je suis ravi de vous revoir, tous. Allez, aidez-vous les uns les autres ... tous dans la boîte du camion ! J'ai beaucoup de victuailles pour vous, mes enfants. Et filons vers la maison. Une nouvelle saison nous attend ».

La joyeuse cargaison bien installée à bord du véhicule, le vieux camion reprit doucement la route en direction du pavillon. Sans doute en raison de l'euphorie régnante parmi la bande à l'arrière, Alban s'aperçut en regardant le miroir du côté droit du véhicule que Rebrousse-Poil avait basculé hors de la boîte ouverte du camion. Il s'immobilisa et alla aider le *paquet* perdu à remonter en

selle. Alban manifesta son exaltation : « On ne laissera jamais aucun de vous tomber ! Mon Dieu, c'est pas possible. Je suis grand-père ! »

Serré contre Maya dans la boîte arrière du camion, Cabochon s'adressa à sa compagne : « Je te l'avais bien dit ma douce. Tu as vu Alban. Il est très heureux de constater que la famille s'est agrandie. Tu as trop souvent des *foliasseries* dans le coco. Tu t'*apeurises* trop facilement.

- Cabo ! Ne recommence pas avec ton *vomi littéraire* ! Si tu continues, tu vas trouver les journées très longues. Tu es maintenant père ! Je suis encore jeune et jolie. J'ai toujours la possibilité d'aller explorer le monde.

- Trêve de *bêtiseries*. Tu es beaucoup trop bien ici avec nous tous. Et surtout avec ton superbe Roméo, ma douce. Et, maintenant, nous avons des enfants à faire grandir. Nous sommes les geôliers de la prison de ton cœur ma charmante cocotte ...
- Cabo, tu n'as probablement jamais entendu parler de monoparentalité ...
- À vrai dire, non. Mais tu le sais, chérie, je n'aime pas beaucoup les légumes.
- Idiot !
- J'aime beaucoup voir ma si douce sur la pointe des pieds. Tu fais une très charmante ballerine ma Juliette.
- Tais-toi, tu me rends folle ! Si tu continues, tu vas te tenir sur la pointe des pieds avec des raquettes, mon Roméo ! Je vais te faire oublier rapidement ta

tendre guerre. Tu vas prier intensément pour
l'arrivée d'un armistice rapide !

- Tu ne ferais jamais une chose pareille à ton idole,
Maya.
- Maya ? Où est passé Mayanaise ?
- Tu as des enfants maintenant, c'est plus pareil.
- Cabo, je te l'ai déjà dit : « Tu es un has been ! Tu
penses que les enfants vont être heureux ici ?
- Le cimetière est un jardin riche et tranquille pour
les petits. Et, il y a Alban et toute la bande. Et moi
aussi.
- Toi ? Saute ! Nous sommes arrivés à bon port,
mon si charmant Roméo ! Il me semble impossible
de te réinventer ! La bêtise t'a façonné dans le
marbre ! Même si tu me rends *zinzine*, bien malgré
moi, tu m'as toujours plu mon gros poilu !

- Ma tendre Juliette a retrouvé la raison. Eureka !
- Tais-toi ! Gros balourd inculte ! Mon gros chou...
au nom de tous les saints du ciel, ferme-là !
- J'ai pensé fort à toi ce matin. Et le génie a éclaté en
moi ma belle Mayanaise.
- L'explosion n'a laissé évidemment aucune trace !
- Écoute bien ma chérie :
Toi, oh Mayanaise, source de mon bonheur,
Toi, ma galipette préférée,
Toi, ma jolie gripette,
Toi, ma *tourniquette* éperdue,
Toi, ma chaude cocotte,
Mon ardente Juliette,
Toi ma miette à manger préférée ...
- Arrête, je t'en conjure !
- Tu n'aimes pas mon beau poème ?
- Oui. C'est très gentil. Je constate que tu m'as donné
le meilleur de toi-même. Mais, j'ai un gros mal de
tête.

- **Oh toi Maya ! Mon élixir qui a la tête sereine...
Ma ratatouille des jours heureux ... Ma
chouchoute, ma mitraille d'amour ...**
- Au nom de tous les saints du ciel, ferme-là ! Ou je me suicide sur le champs !
- Je voulais simplement aider ton mal de tête, ma chérie...
- Et aussi me rappeler de me lancer devant le premier véhicule venu ! Tu pourrais tuer quelqu'un sans lever une seule patte ! Un bombardement à l'explosif paraît tellement insignifiant en comparaison de ta si profonde poésie. Mais si jamais le génial poète que tu es avait l'intention de réciter des poèmes à nos enfants, j'aimerais être averti une journée d'avance. C'est simplement pour avoir la joie de m'en gaver avant les petits.
- Tu me rassures. Je pensais que ton intérêt n'était guidé que par ton instinct maternel. **Oh ! Ma toute charmante, ma chevauchée, ma destinée, tu as aiguisé mon épée... »**

FIN